

forces, fut contraint de se retirer vers le nord. Ce mouvement permit à Asdrubal de joindre une partie de ses forces à celles qui déjà attaquaient Publius. Celui-ci livrait bataille à Massinissa et à Asdrubal Gisgon, lorsque Magon l'attaqua subitement par derrière. Scipion fut renversé de son cheval par un coup de lance qui l'étendit mort. Ce malheur répandit la consternation parmi les Romains, qui furent bientôt mis en déroute. Après cette victoire, toutes les armées, d'Asdrubal-Gisgon, de Massinissa, de Magon et d'Asdrubal, se réunirent contre Cneius Scipion, qui, forcé de combattre dans une position défavorable, vit son armée dissipée au premier choc. Une partie des Romains se sauva dans les bois; quelques-uns, avec le général, se retirèrent dans une tour voisine. Mais cette tour fut prise, et tous ceux qui s'y trouvaient furent massacrés. C'est ainsi que ces deux frères, également célèbres, périrent par le fer de l'ennemi à vingt-neuf jours d'intervalle.

Il existe, à peu de distance de Tarragone, un monument auquel on donne encore aujourd'hui le nom de *Torre de los Scipiones* (*). Nous aurons occasion d'en parler de nouveau en examinant le caractère des monuments que les Romains ont construits dans la Péninsule.

Asdrubal crut avoir anéanti les forces de ses ennemis en Espagne. Il n'y voyait plus d'armée à combattre. Les deux généraux étaient morts, et les Romains fugitifs avaient vu se fermer devant eux les villes où ils avaient été chercher un refuge. Dans quelques-unes même de ces cités qui désertaient ainsi tout à coup l'alliance romaine, à Ilturgi, à Castulo, à Astapa, on ne s'était pas borné à leur refuser un asile. On avait poussé la barbarie jusqu'à les massacrer. Dans la pensée du général carthaginois, tous les Romains qui se trouvaient en Espagne avaient été exterminés. Il rassembla donc presque toutes ses forces, et se dirigea vers les

Pyrénées, pour traverser la Gaule et gagner l'Italie par la route qu'Annibal avait tracée. Cependant les débris des deux armées de Publius et de Cneius s'étaient rassemblés sous le commandement de Marcius, simple chevalier. Celui-ci conduisit les soldats avides de vengeance contre Magon et contre le fils de Gisgon, qui demeuraient affaiblis par le départ d'Asdrubal. Il les battit à plusieurs reprises; et le bruit de ces victoires, en forçant Asdrubal à revenir sur ses pas, l'empêcha une seconde fois de passer en Italie, et d'exécuter un plan qui pouvait alors entraîner la ruine de la république.

Pour achever de réparer le désastre des Scipions, le sénat envoya en Espagne des troupes nouvelles, sous le commandement de Claude Néron. Ce général, qui se montra plus tard le digne adversaire d'Annibal, ne fit alors rien qui mérite d'être rapporté. Il se borna à des marches sans résultat. Ayant eu le bonheur de surprendre Asdrubal dans un défilé où il pouvait aisément détruire son armée, il se laissa amuser par des propositions de paix; pendant qu'on négociait, l'armée d'Asdrubal s'échappa, et le général romain resta dupe de son aveugle confiance. Le temps de son commandement expiré, il retourna à Rome, et l'on s'occupa de lui choisir un successeur. Le sénat, après une longue délibération, renvoya au peuple assemblé le soin de nommer un général. On s'attendait à voir, suivant l'usage, un grand nombre de candidats briguer le commandement de l'armée romaine. Mais soit que le sort des deux Scipions et le peu de succès de Claude Néron eussent découragé tous les esprits, personne ne se mit sur les rangs. Enfin, l'assemblée allait se dissoudre, quand Scipion, qui portait, comme son père, les noms de Publius Cornélius, et qui n'était encore âgé que de vingt-quatre ans, réclama l'honneur de conduire cette guerre difficile, et de venger à la fois son père, son oncle et le nom romain. La jeunesse de ce candidat devait inspirer peu de confiance. Mais dans les nombreuses assemblées, il

(*) Voir la planche xi.

y a des inspirations subites qui leur révèlent le génie. On eut foi dans les promesses du jeune Scipion, et on remit entre des mains de vingt-quatre ans le salut de la république.

Arrivé à Tarragone, le nouveau général agit avec une prudence qui n'est pas ordinaire à son âge et que les ennemis attribuèrent à de la timidité. Ils en conçurent une sécurité funeste, et s'occupèrent uniquement d'organiser des moyens d'agression. Asdrubal était à recruter des troupes au fond de la Lusitanie. Asdrubal-Gisgon se tenait auprès de Cadix, lorsque Scipion s'élança tout à coup pour une des plus hardies entreprises que le succès ait couronnées.

Carthagène était en Espagne la principale place d'armes des Africains; Scipion préparait depuis longtemps en silence les moyens de l'attaquer. Il partit de Tarragone sans avoir fait connaître le but de son expédition. Il avait seulement donné à Lélius, commandant de la flotte, l'ordre de suivre lentement la côte, de manière à arriver devant Carthagène à un jour donné. Pour lui, il s'avancait à la tête de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents cavaliers. Sa marche fut si rapide, que sept jours après son départ il arriva devant Carthagène, au moment où sa flotte entra dans le golfe. Ainsi que nous l'avons expliqué, cette ville est située sur un isthme entouré au levant et au midi par la Méditerranée; au couchant et en partie au nord, par un étang qui communique avec la mer; au nord, elle ne se rattache au continent que par une étroite langue de terre. De ce côté, les murailles étaient hautes et soigneusement défendues; mais comme des autres côtés elles étaient entourées d'eau, on en avait cru l'accès trop difficile pour qu'il fût nécessaire de les construire aussi élevées ou de les garder avec autant de vigilance. Carthagène est située sur la Méditerranée, mais assez près de l'Océan pour que l'effet de la marée s'y fasse encore sentir. Scipion avait appris que lorsque la mer était très-basse, l'étang qui en-

tourait la ville du côté du midi se vidait en partie. Il se garda bien d'expliquer ce phénomène à ses soldats; mais il leur dit qu'il était d'intelligence avec Neptune, et que ce dieu, pour faciliter l'attaque de la ville, ferait retirer les eaux de la mer à une heure qu'il désigna d'avance. On commença par assaillir la muraille la plus forte, de manière à attirer de ce côté tous les efforts et toute l'attention des assiégés; puis, quand à l'heure dite on vit l'eau se retirer, un corps d'élite s'élança dans l'étang. Les soldats le traversèrent n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture, et, persuadés que les dieux combattaient pour eux, ils surmontèrent aisément les faibles obstacles que leur opposaient les défenseurs surpris. Une fois qu'ils furent entrés dans la ville, la défense devint impossible. Magon se retira dans la citadelle; mais avant la fin de la journée, il fut obligé de capituler. Les avantages de cette conquête furent immenses. On trouva dans la ville beaucoup de coupes et de bijoux d'or formant ensemble un poids de deux cent soixante et seize livres. Il y avait dans le butin dix-huit mille trois cents livres d'argent monnayé ou de vases de ce métal. Les arsenaux étaient pleins d'armes et de munitions de guerre. Le port contenait cent trente vaisseaux et dix galères; enfin dix mille prisonniers carthaginois furent vendus comme esclaves. Si le général romain se montra rigoureux pour les Carthaginois, il usa au contraire de beaucoup de douceur à l'égard des Espagnols, et il laissa en liberté tous ceux qui se trouvaient dans la ville, soit qu'ils y fussent retenus comme otages, comme prisonniers, soit même qu'ils s'y trouvassent de leur gré et comme ennemis des Romains.

Au nombre des captifs se trouvait une jeune fille d'une beauté remarquable. Les soldats l'amenèrent à Scipion comme la part du butin qui devait plaire davantage à un général de vingt-cinq ans. C'était la fiancée d'Allucius, un des principaux chefs celtibères. Scipion la rendit à sa famille et à son mari.

« Je vous ai remis votre épouse, dit-il à Allucius, et j'ai jugé que c'étoit un présent digne de vous et de moi. Elle a été au milieu de nous comme elle aurait été dans la maison de son père. En retour de ce don, je vous demande votre amitié pour le peuple romain. Si vous me jugez homme de bien, tel que mon père et mon oncle ont paru aux peuples de votre pays, je veux que vous soyez persuadé qu'il y en a beaucoup dans Rome qui nous ressemblent, et qu'il n'y a point de peuple dans l'univers que vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, ni souhaiter davantage d'avoir pour ami. »

Scipion, après avoir mis dans Carthagène une puissante garnison, après en avoir fait augmenter et réparer les fortifications, revint à Tarragone, satisfait de sa première campagne. La prise de Carthagène eut lieu en l'an 543 de la fondation de Rome, 208 ans avant Jésus-Christ.

Cette perte causa une grande douleur à Asdrubal, qui désirait ardemment prendre sa revanche. Dans cet espoir, il avait rassemblé une nombreuse armée pour accabler Scipion; mais celui-ci le prévint encore. Il l'attaqua et le battit avant qu'il eût eu le temps de concentrer toutes ses forces. Il est vrai que cette victoire ne fut pas très-décisive, car elle n'empêcha pas le général carthaginois de mettre à exécution le projet que les victoires des Scipions avaient d'abord rendu impraticable, et que plus tard l'énergie et les succès de Marcius avaient une seconde fois fait échouer. Asdrubal franchit les Pyrénées, traversa la Gaule et passa en Italie. Nous ne l'y suivrons pas. Nous sommes attachés au sol de l'Espagne, et notre tâche est seulement de nous occuper des événements qui se sont passés dans la Péninsule. Il nous suffira de dire qu'avant d'avoir pu rejoindre Annibal, il fut défait par les consuls Livius et Claude Néron dans une bataille où il perdit la vie.

Hannon, qui avait été appelé à prendre le commandement des troupes carthaginoises en Espagne après le

départ d'Asdrubal, réunit inutilement ses efforts à ceux de Magon et d'Asdrubal-Gisgon. Il ne leur restait pas assez de forces pour contre-balancer la puissance des Romains, qui chaque jour s'affermisssait dans la Péninsule. Ils furent plusieurs fois défaits par Scipion. Ce général ne se borna pas à ces victoires; il avait des vengeances à exercer. Il n'avait pas oublié que plusieurs cités, après avoir juré alliance avec Cneius et Publius Scipion, les avaient tout à coup abandonnés; que quelques-unes avaient massacré des Romains fugitifs. Pour demander compte de cette trahison, il assiégea Iiliturgi. La place se défendit avec tout le courage que peut inspirer le désespoir; mais enfin elle fut emportée d'assaut. Tous les habitants furent passés au fil de l'épée, la ville fut rasée, et sur l'endroit où elle avait existé on promena la charrue et l'on sema du sel. Voici ce que rapportent les historiens; mais il faut croire que pour effrayer les villes qui seraient tentées d'imiter la trahison d'Iiliturgi, on a mis beaucoup d'exagération dans le récit du châtement qui lui a été infligé, ou bien il faut s'étonner de la voir se relever aussi promptement de ses ruines; car à quelques années de là on la retrouve déjà florissante; il existe des médailles bilingues de cette ville frappées dans les premiers temps de l'occupation romaine (*), et plus tard on lui voit prendre le nom de Forum Julium. Quoi qu'il en soit, Castulo n'attendit pas un semblable sort; elle implora la clémence du vainqueur et obtint son pardon. Les habitants d'Astapa, au contraire, prirent la résolution de ne pas se rendre. De même que les Sagontins, ils rassemblerent tous leurs effets précieux sur un bûcher destiné à consumer aussi leurs femmes et leurs enfants, et quand les Romains se furent rendus maîtres de la ville, ils n'y trouvèrent plus que des cadavres et que des cendres.

(*) M. de Sauley, Essai de classification des monnaies autonomes, légende 18.

La rigueur déployée à Ilturgi aussi bien qu'à Astapa pouvait être dans le droit de la guerre ; elle pouvait même paraître une juste punition de la trahison des Celtibères ; mais loin d'être utile à la cause des Romains , elle ne servit qu'à exciter des ressentiments , qu'à faire naître des haines. Deux chefs celtibères , Mandonius et Andobal (les auteurs latins appellent ce dernier *Indibilis*) , soulevèrent leurs compatriotes et rassemblèrent une puissante armée. En ce moment , Scipion était atteint d'une grave maladie , et l'armée , privée de son chef , avait oublié les lois de la discipline. Huit mille Romains s'étaient mutinés sous le prétexte que leur solde ne leur était pas exactement payée ; mais le général ayant recouvré la santé , les fit rentrer dans le devoir , et les conduisit contre l'armée de Mandonius et d'Andobal. La résistance des Espagnols fut acharnée , car les Romains , quoique mieux armés et mieux disciplinés , perdirent cinq mille hommes dans la bataille. Cependant , malgré cette perte , ils furent vainqueurs et forcèrent Mandonius et Andobal à se retirer et à venir demander la paix , qu'on ne leur refusa pas.

Les Carthaginois avaient été successivement chassés de toutes les positions importantes qu'ils avaient occupées dans la Péninsule. Une seule leur restait ; c'était la plus ancienne des colonies phéniciennes , c'était Cadix. Les habitants de cette ville , gémissant sous la dureté de la domination punique , entretenaient déjà des intelligences avec Scipion. Un premier complot qu'ils tramèrent pour livrer la ville aux Romains fut découvert par Magon. Ce général fit arrêter les auteurs de cette conspiration , et les envoya en Afrique , où ils expièrent dans les supplices l'insuccès de leur tentative. Cependant les Carthaginois songeaient eux-mêmes à quitter l'Espagne. Magon avait reçu l'ordre de réunir toute son armée et de tenter un dernier effort pour aller porter des secours à Annibal. Il devait aller débarquer en Ligurie , et traverser l'Italie pour re-

joindre son frère. Il arma donc sa flotte ; et , avant de partir , il dépouilla toutes les caisses publiques de Cadix , tous les édifices qui renfermaient quelques richesses. Il ne respecta pas même le temple d'Hercule , et fit enlever les offrandes précieuses que , pendant douze siècles , la piété des habitants et celle des navigateurs y avaient accumulées. Après ce pillage , il mit à la voile , et vint débarquer auprès de Carthagène , qu'il espérait enlever par surprise ; mais il échoua dans cette entreprise ; et , ayant appris que la flotte romaine se tenait dans les environs , il n'osa point passer outre et s'exposer aux chances d'un combat. Il retourna donc à Cadix.

Il avait laissé la garde de cette ville aux habitants et aux Numides de Massinissa ; mais , depuis longtemps déjà , celui-ci , voyant que la fortune avait abandonné le parti qu'il servait , s'était laissé gagner par Silanus , lieutenant de Scipion ; et , après avoir eu une entrevue avec le proconsul lui-même , il était devenu l'allié des Romains. Les habitants , restés seuls , avaient aboli l'autorité de Carthage , et lorsque Magon se présenta devant la ville , ils refusèrent de lui en ouvrir les portes. Le Carthaginois demanda à conférer avec les suffètes. Les magistrats eurent la simplicité de se rendre auprès de lui ; mais ils ne furent pas plutôt dans son camp , qu'il les fit saisir , les fit déchirer à coups de verges et mettre en croix ; puis , après ce supplice , il se rembarqua et se rendit dans les Baléares. Repoussé de Majorque par les habitants , qui firent pleuvoir sur ses vaisseaux une grêle de pierres , il se retira à Minorque , où il demeura pendant quelque temps. Suivant l'usage des anciens , il tira ses vaisseaux sur le rivage ; et de là , disent quelques auteurs , vient le nom de port de Magon , aujourd'hui Port-Mahon , donné à la ville construite en cet endroit. Mais , comme nous l'avons déjà dit , d'autres historiens font remonter la fondation du Port-Mahon à une époque antérieure de plus de deux siècles. Ils l'attribuent à un autre Magon , pa-

rent et contemporain des fameux navigateurs Hannon et Himilcon. S'il faut admettre une de ces deux opinions, la dernière nous paraît préférable ; car le général qui abandonnait l'Espagne en fugitif, qui était tout préoccupé de l'expédition qu'il devait, au printemps prochain, tenter contre la Ligurie, ne pouvait pas songer à bâtir une ville. Ce soin et ce loisir n'appartenaient qu'au vainqueur. Aussi Cornelius Scipion, après avoir purgé entièrement l'Espagne de la domination carthaginoise, et avant d'aller à Rome recevoir les honneurs qu'il avait mérités, voulut-il élever une ville près des bords du Bétis. Il la peupla d'anciens compagnons de ses travaux, des vétérans de son armée, et il donna à cette cité le nom d'Italicá.

Après le départ de Scipion, les Celtibères se soulevèrent de nouveau. Sous le commandement de Mandonius, chef des Ausétains, et d'Andobal, chef des Ilergètes, ils vinrent attaquer les Romains, commandés par les proconsuls Léntulus et Accidínus. Le combat fut long et meurtrier ; mais Andobal ayant été tué d'un coup de javeline, le désordre se mit dans les rangs de ses soldats, et la victoire se décida pour les Romains. Mandonius, forcé de prendre la fuite, eut un sort plus malheureux que celui d'Andobal ; il fut livré aux Romains par ses compatriotes, qui lui reprochaient d'avoir attiré sur eux le fléau de la guerre.

Scipion, de retour à Rome, obtint bientôt le commandement d'une armée, avec la permission de porter la guerre en Afrique. Annibal, rappelé dans sa patrie, que menaçaient les armées romaines, fut obligé d'abandonner l'Italie, où il combattait depuis quatorze années. Il fut vaincu dans les plaines de Zama, et sa défaite mit fin à la seconde guerre punique. Dans le traité par lequel les Romains accordèrent la paix aux vaincus, on stipula qu'aucun Carthaginois ne pourrait à l'avenir mettre le pied en Espagne.

Domination des Romains en Espagne. — Commencement de la guerre contre Numance. — Guerre contre Viriathes. — Destruction de Numance.

— *Guerre contre Sertorius.* — Les Romains s'étaient présentés dans la Péninsule seulement comme des alliés, comme les vengeurs des Sagontins, et c'est à ce titre qu'ils avaient obtenu l'appui et les sympathies d'une partie des Espagnols ; mais quand ils avaient mis le pied dans un pays, ils ne l'abandonnaient plus. C'est pour cela qu'ils avaient fait leur dieu Terme sans jambes, afin que, porté quelque part, il ne pût jamais reculer. Ils s'étaient donc établis en Espagne, non plus en alliés, mais en dominateurs. Avant leur arrivée, les habitants ne formaient pas un seul corps de nation. Ils étaient séparés en une foule de petits Etats indépendants les uns des autres. Un semblable morcellement ne pouvait être pris pour basé d'un bon gouvernement. Ils tracèrent une division plus large ; ils appelèrent Espagne cétériure toute la partie comprise entre l'Ebre et les Pyrénées, et Espagne ultérieure tout le pays qui s'étend de l'autre côté de ce fleuve jusqu'à l'Océan. Cette circonscription a paru vicieuse à quelques historiens. Ils font observer que l'Espagne cétériure était à peine égale au quart de l'autre partie. Mais il faut faire attention que les Romains n'occupaient pas encore la Lusitanie ; que le pays des Gallaïques et des Astures leur était à peine connu de nom. Le territoire soumis réellement au préteur de l'Espagne ultérieure, se bornait à la Bétique et à une partie de la Carpétanie. L'inégalité qu'on critique dans l'étendue des deux gouvernements, n'existait donc pas à cette époque. Ils donnèrent le commandement de l'Espagne successivement à des proconsuls, à des consuls ou à des préteurs, qui, n'ayant plus les Carthaginois à combattre, ne s'occupèrent que du soin de tirer du pays toutes les richesses qu'il était possible d'en extorquer. Aussi bientôt les Espagnols trouvèrent-ils le joug des Romains plus insupportable que celui de Carthage, et ils ne tardèrent pas à se soulever. Les proconsuls eurent donc des révoltes continuelles à étouffer, des guerres éternelles à soutenir. Ils ne cessèrent de combattre,

quelquefois remportant des victoires, quelquefois éprouvant des revers. Plusieurs d'entre eux obtinrent les honneurs du triomphe ou de l'ovation; et telle était déjà la vénalité et la corruption des Romains, que ces honneurs ne se mesuraient plus d'après l'importance des victoires que les proconsuls avaient remportées, mais d'après la quantité d'argent plus ou moins considérable qu'ils versaient au trésor.

Les armées de la république ayant éprouvé des échecs en Espagne, on envoya pour gouverner ce pays le consul Porcius Caton, qui mérita plus tard le surnom de Caton le Censeur. Celui-ci se signala dans son gouvernement par une sévérité inflexible qu'il poussa plus d'une fois jusqu'à la cruauté. Il remporta plusieurs victoires; mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans son administration, ce fut l'énorme quantité de métaux précieux qu'il parvint à arracher des Espagnols. Il fit porter à son triomphe, comme dépouilles des vaincus, quinze cent quarante-huit livres pesant d'or et cent quarante-huit mille livres d'argent, sans compter une livre d'argent donnée à chacun de ses soldats.

On approuvait fort à Rome cet usage des gouverneurs de piller les pays vaincus. Aussi, lorsque Scipion Nasica, fils de Cneius Scipion, envoyé comme préteur dans l'Espagne ultérieure, demanda au sénat des fonds pour subvenir aux besoins de son administration, sa réclamation sembla ridicule. On lui répondit, que s'il avait besoin d'argent il n'avait qu'à en prendre dans le pays. Scipion Nasica n'ayant pas suivi ce conseil, fut considéré comme un très-mauvais administrateur. Puis, comme tout n'est que contradiction dans les choses de ce monde, il fut, par décret du sénat, déclaré le plus honnête homme de la république.

Quoique les Romains s'attribuassent la souveraineté de l'Espagne entière, ils n'étaient en réalité maîtres que du littoral de la Méditerranée. Ils ne s'étaient pas avancés vers le cœur du pays. Dans l'Espagne ultérieure, à mesure que les Romains s'étendaient vers la côte occidentale, ils venaient

se heurter contre les Lusitains. Scipion Nasica avait bien eu l'occasion de combattre ces peuples qui avaient fait une invasion sur les terres de la Bétique; il les avait repoussés, mais il ne s'était pas établi chez eux. Dans l'Espagne citérieure, à mesure qu'ils remontaient vers le nord, ils rencontraient de nouvelles populations dont bientôt ils méritaient l'inimitié. Tibérius Sempronius Gracchus était le premier parvenu jusqu'au pays des Arévaques. Comme nous l'avons expliqué en commençant, l'Espagne est coupée de l'est à l'ouest par plusieurs chaînes de montagnes; la plus septentrionale est celle des Asturies. Celle qui venait ensuite portait le nom de monts Carpétains (*montes Carpetani*). Le Durus, actuellement le Duero, coule dans le bassin formé par ces deux *sierras*. A l'endroit où ce fleuve prend sa source, vivaient deux peuples signalés comme les plus belliqueux des Celtibères, les Arévaques et les Pélandones. Presque sur la limite des deux peuples s'élevait la ville de Numance, dont les habitants passaient pour les plus braves et les plus aguerris de leurs compatriotes. Tiberius Sempronius Gracchus en arrivant dans leur pays fit avec eux un traité d'alliance. Mais bientôt les motifs pour rompre cette paix ne manquèrent pas. Les Romains prétendirent empêcher la ville de Ségéda de relever ses remparts. A cette occasion la guerre éclata. Les Pélandones, les Arévaques et les habitants de Numance, qui dans le principe étaient restés neutres entre les combattants, ne tardèrent pas à prendre parti pour les habitants de Ségéda. La lutte fut acharnée et désastreuse pour les Romains, au point que personne à Rome ne voulait plus se charger de la soutenir; et comme il ne se trouvait plus de légions qui se présentassent spontanément pour aller en Espagne, il fallut qu'on tirât au sort celles qui y seraient envoyées.

Sans doute une des causes qui contribuèrent le plus à entretenir contre les Romains l'animosité des peuples qu'ils subjuguèrent, ce fut l'inégalité révoltante que leurs lois civiles éta-

blissaient entre les citoyens et les étrangers. L'ancien droit de Rome ne reconnaissait d'unions légitimes que celles contractées entre les citoyens romains (*). Il assimilait celles entre les Romains et les étrangers à ces liaisons que le plaisir provoque, mais que la morale réprovoque. Les enfants qui en naissaient étaient flétris de l'épithète de *spurii*, bâtards. Cependant, quarante-sept années s'étaient écoulées depuis que les Romains étaient venus en Espagne, sous la conduite de Cneius Scipion, et il était né plus de quatre mille enfants de leur commerce avec des femmes espagnoles. Ces hybrides s'adressèrent au sénat pour qu'on leur donnât des terres où ils pussent vivre conformément aux lois et aux coutumes de Rome. Le sénat chargea le préteur Canuleius de leur assigner Carteya, une des villes phéniciennes du littoral de l'Océan. Cette colonie fut dotée des avantages dont jouissaient les cités latines et fut appelée la colonie des affranchis. Ceux des anciens habitants qui voulurent demeurer chez eux reçurent des terres, et furent comptés au nombre des colons. Quelques historiens regardent cette colonie comme la première fondée en Espagne par les Romains; c'est oublier que Scipion l'Africain avait peuplé Italica des

vétérans de son armée (*). Pendant la préture du même Canuleius les Romains érigèrent aussi en colonie romaine une petite ville fondée par les Phéniciens sur les bords du Bétis : c'est Corteba ou Corduba, dont le nom, dans la langue de ses fondateurs, signifie un pressoir à huile. Bientôt il devint de mode, parmi les Romains les plus riches, de posséder une maison à Corduba, et cette ville prit le surnom de colonie patricienne. Rome s'établissait partout où elle pouvait atteindre, et cependant sa souveraineté était presque partout contestée. Les Celtibères ne cessaient de s'agiter. Si la guerre avec les Numantins était un instant interrompue, c'était pour se rallumer bientôt avec plus de fureur. Dans l'Espagne ultérieure, les Lusitains combattaient avec acharnement. Cessarion, leur chef, avait vaincu le préteur Nummius. Fier de ce succès, il promenait dans les campagnes de la Lusitanie les dépouilles et les aigles qu'il avait enlevées aux Romains, lorsqu'il se laissa surprendre par celui qu'il croyait avoir anéanti. Attaqué à l'improviste, il fut à son tour défait et tué dans le combat. Cette victoire valut à Nummius les honneurs du triomphe; mais elle ne contraignit pas les Lusitains à rester tranquilles. Marcus Atilius, qui lui succéda dans le commandement, battit plusieurs fois les Lusitains sans pouvoir les soumettre. Enfin, l'année suivante (602 de Rome), le sénat envoya le préteur Sergius Sulpicius Galba pour gouverner l'Espagne ultérieure, et le consul Lucius Licinius

(*) Le texte de cette loi qui a soulevé tant de difficultés n'est pas venu jusqu'à nous. Elle était antérieure aux douze tables; mais elle a dû être relatée, soit dans la quatrième qui traitait de la puissance paternelle et du mariage, soit dans la dixième qui s'occupait du droit public, et qui commençait comme notre charte française, par poser en principe l'égalité des citoyens devant la loi : *Privilegia ne invoganto*, qu'on n'accorde de privilèges à personne. Il ne nous reste que des fragments de la législation des décemvirs, et le seul passage qu'on retrouve dans les lois romaines relativement au mariage avec les étrangers est bien postérieur à cette époque. C'est un morceau d'Ulpien, jurisconsulte contemporain de Caracalla :

Connubium habent cives romani cum civibus romanis; cum Latinis autem et peregrinis ita si concessum sit.

(*) Voici le passage de Tite-Live : « Et alia novi generis hominum ex Hispania legatio venit; ex militibus romanis et ex hispanis mulieribus, cum quibus connubium non esset, natos se memorantes, supra quatuor millia hominum orabant ut sibi oppidum, in quo habitarent, daretur. Senatus decrevit : uti nomina sua apud L. Canuleium profiterentur; eorumque si quos manumisset eos Carteiam ad occasum deduci placere. Qui Carteiensium domi manere vellent, potestatem fore, uti numero colonorum essent agro adsignato. Latinam eam coloniam esse, libertinorumque adpellari. »

Lucullus pour la citérieure. Ces deux chefs se sont également rendus célèbres par leur avarice, leur perfidie et leur cruauté. Ainsi, Lucullus ayant assiégé la ville de Cauca, les habitants capitulèrent. Ils s'engagèrent à payer cent talents d'argent et à donner des otages. Pleins de confiance dans la capitulation, ils ouvrirent leurs portes aux Romains; mais ceux-ci ne furent pas plutôt entrés, que Lucullus donna l'ordre de passer tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, et il fit livrer au pillage la ville dont les richesses avaient tenté sa cupidité. On aimerait à croire qu'il était impossible d'égaliser en déloyauté l'auteur de cette infâme trahison; cependant Galba laissa en cette matière Lucullus encore bien loin derrière lui. Il commença par courir la campagne, égorgeant, incendiant, pillant tout ce qu'il trouvait. Il causa tant de dommage, que les Lusitains se déterminèrent à lui envoyer des ambassadeurs. Le préteur les reçut avec un air de bonté et de douceur auquel ils étaient loin de s'attendre. Il les plaignit de ce que la stérilité de leurs campagnes, en les forçant à se livrer au brigandage, attirait sur eux la colère des Romains. Il leur dit qu'il voulait leur donner des champs plus riches, des terres plus fertiles, où ils pourraient vivre sans attaquer leurs voisins. Il parla avec tant de bonhomie, tant d'effusion, qu'ils se laissèrent convaincre. Au jour indiqué par lui, ils vinrent pour prendre possession des terres qu'il leur avait promises. Ils arrivaient par petites troupes, portant avec eux tout ce qu'ils possédaient. Galba les fit entourer, et lorsqu'on les eut désarmés, il les fit lâchement égorger. Il donna une partie des dépouilles à ses soldats; mais, ce qu'il conserva suffit pour le rendre le plus riche des citoyens de Rome. On porte à neuf mille le nombre des infortunés qu'il fit ainsi massacrer; il en fit aussi prendre et enchaîner plus de vingt mille, qu'il fit vendre comme esclaves dans les Gaules. Au nombre de ces prisonniers se trouvait un jeune pâtre, qui parvint à s'évader, et qui

fut pour Rome un ennemi redoutable. C'était Ouriathous, Uriathô, ou Viriathus; car les auteurs ne sont pas d'accord sur son nom. Les historiens modernes ont généralement adopté celui de Viriathes (*). Il était d'une basse extraction, et avait commencé par garder les troupeaux. Quand il se fut échappé des mains de Galba, il se mit à courir les grands chemins, et rassembla bientôt une foule d'hommes de son espèce. Les gens de mauvaise vie, ceux qui étaient criblés de dettes, ceux que les désastres de la guerre avaient ruinés et réduits au désespoir, vinrent se joindre à lui. A la tête de cette troupe, qui formait déjà une petite armée, il s'appliqua à dévaster les terres qui étaient sous la domination romaine, et principalement le pays des Turditains, situé à l'embouchure du fleuve Ana.

Caius Vetilius, successeur de Galba dans le gouvernement de l'Espagne ultérieure, s'étant mis à la poursuite de Viriathes, parvint à acculer les Lusitains à une colline escarpée, et à les placer dans une situation où ils ne pouvaient ni combattre ni se retirer sans désavantage. Alors ils parlèrent d'envoyer des députés à Vetilius; mais Viriathes leur rappela les trahisons de Galba; il leur demanda comment, après tant de perfidie, ils pouvaient songer à se confier aux Romains. Il ajouta qu'ils n'avaient qu'à suivre ses ordres, qu'il saurait bien les tirer du mauvais pas où ils se trouvaient. Ces paroles leur rendirent courage. Il les rangea en bataille, mettant en première ligne ses cavaliers, puis derrière ses fantassins. Il commanda à ceux-ci de se débander aussitôt qu'ils le verraient monter à cheval, et de fuir dans toutes les directions pour le rejoindre auprès de la ville de Tribola où il

(*) Il y avait en Espagne plusieurs villes du nom de Viria, Uria. Ces mots qu'on dit basques, ont une grande analogie avec celui de Uiriats qui paraît avoir la même origine. Il est donc probable qu'en adoptant le nom de Viriathes on ne s'est pas beaucoup éloigné du véritable.

Ur, Uri signifie de l'eau.

comptait se rendre. Pour lui, à la tête de mille cavaliers, il resta en bataille, prêt à soutenir le choc des Romains, ou même à les charger le premier s'ils se débandaient afin de poursuivre les fuyards. Le préteur, en voyant les Lusitains s'échapper de tous les côtés, ne sut quel parti prendre. Quand il se décida à attaquer ceux qui, sous le commandement de Viriathes, étaient restés en bataille, les fantasins s'étaient déjà mis en sûreté dans les bois ou dans les montagnes. Alors Viriathes tourna bride, partit au galop, et Vetilius resta tout confus d'avoir laissé fuir une armée qu'il regardait déjà comme prisonnière. Les Romains, pleins de dépit, se mirent en marche pour aller assiéger Tribola. Viriathes avait prévu ce mouvement. Dans le chemin, il leur dressa une embuscade où plus de quatre mille Romains furent tués; le préteur lui-même fut pris par un soldat, qui ensuite le tua par mépris, parce que, dit un historien, il avait un gros ventre.

Six mille Romains se retirèrent en fuyant jusqu'à Tartessus, où ils s'enfermèrent avec le questeur; celui-ci demanda des secours de tous les côtés : cinq mille Romains s'étaient mis en marche pour venir le rejoindre. Viriathes eut connaissance de leur marche; il les attaqua à l'improviste, et pas un seul d'entre eux ne put s'échapper pour porter la nouvelle de ce désastre.

L'année suivante, le commandement de l'Espagne ultérieure fut donné à Caius Plautius. Lorsque celui-ci arriva, le général lusitain ravageait les champs de la Carpétanie. Le préteur marcha pour l'attaquer; mais à la vue des Romains, les Lusitains se retirèrent comme s'ils étaient forcés de fuir. Caius Plautius les poursuivit imprudemment, à la tête seulement de quatre mille hommes; pensant que ce nombre suffisait pour les vaincre; mais dès que Viriathes eut entraîné les Romains loin du reste de leur armée, et qu'il les eut amenés dans une position désavantageuse, il fit volte-face, les

chargea avec impétuosité, et les contraignit à fuir.

Il passa le Tage et alla attendre le questeur sur une colline auprès d'E-bora. L'armée romaine tout entière vint l'attaquer. Cette affaire ne fut plus une simple embuscade, mais bien une bataille rangée. Les Romains furent encore vaincus, et Caius Plautius, ne se sentant plus le moyen de tenir la campagne, se renferma dans les places fortes.

Claudius Unimanus vint, au commencement de l'année 606 de Rome, pour remplacer Caius Plautius. Il fut plus malheureux encore que les généraux qui l'avaient précédé. Vaincu par les Lusitains, il resta sur le champ de bataille avec la plus grande partie de son armée; des aigles et les insignes de la préture tombèrent au pouvoir de Viriathes, qui fit placer ces trophées sur les montagnes de la Lusitanie. Le courage des Espagnols s'accrut tellement par cette série de succès, que trois cents d'entre eux ne craignirent pas d'attaquer mille Romains. Dans le combat, ils ne perdirent que soixante-dix des leurs, et tuèrent trois cent vingt ennemis. Lorsqu'ils se retirèrent, un fantassin espagnol, se voyant poursuivi par dix cavaliers romains, s'arrêta pour leur faire face. Il tua d'un seul coup de pique le cheval de celui qui s'avancait le premier; puis d'un coup de sabre il abattit la tête du cavalier; et les Romains, étonnés de cette vigoureuse résistance, renoncèrent à le poursuivre plus longtemps (*).

(*) Mariana, Depping et plusieurs autres historiens pensent que la bataille où périt Unimanus eut lieu près de Urique. Ils rapportent à l'appui de leur opinion cette inscription trouvée auprès de la ville dans les ruines d'une tour antique :

C . Minutius . C . F . Lem . Jubatus .
 Leg . X . Gem . quem . in . praelio .
 Contra . Viriatum . vulneribus .
 Sopitum . imp . Claudius . Unimanus .
 Pro . mortuo . dereliquit . Eubutii .
 Militis . Lusitani . opera . Servatus
 Curari . que . jussus . paucos . supervixit
 Dies . mœstus . ob J . quia . bene
 Merenti . more . Romano .
 Gratiam non retuli .

Caius Minutius, fils de Caius Lemonâ,

Caius Nigidius, qui commandait l'Espagne citérieure, voulut à son tour tenter la fortune. Il entra dans la Lusitanie; mais il fut vaincu par Viriathes auprès de Viseo. Caius Lélius Sapiens, qui lui succéda, eut l'honneur de faire le premier fléchir la fortune de Viriathes, et de remporter contre lui quelques avantages.

Quintus Fabius Maximus Æmilianus, consul, reçut, en l'année 608 de Rome, le gouvernement de l'Espagne ultérieure. Il vint débarquer à la tête de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie. C'étaient de nouvelles levées, et le consul, ne voulant pas les hasarder dans une bataille avant de les avoir disciplinées et aguerries, les fit camper auprès de la Turditanie, située au centre de la Turditanie. Il les y laissa sous le commandement d'un de ses lieutenants,

centurion (*) de la légion dixième géminée, évanoui par suite des blessures que j'avais reçues dans un combat contre Viriathes; j'ai été abandonné pour mort par le général Claudius Unimanus, relevé et soigné par les soins d'Eubutius, soldat lusitan; j'ai survécu peu de jours et je suis mort triste parce que je n'avais pas, suivant l'habitude des Romains, récompensé mon bienfaiteur.

Nous pensons que cette épitaphe prouve précisément le contraire de ce qu'on veut en conclure. En effet, puisque le préteur Claudius Unimanus a abandonné Caius Minutius sur le champ de bataille, c'est que lui-même n'y est pas resté. Il faut donc croire qu'Unimanus n'a pas été tué près d'Urique et qu'il a livré plus d'une bataille. Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est qu'Unimanus conserva pendant les deux années 606 et 607 de Rome le gouvernement de l'Espagne ultérieure.

(*) Mariana a pris pour un nom propre le mot *Jubatus* qui nous paraît désigner un grade dans la légion romaine. Voici le passage de Végèce sur lequel s'appuie notre opinion; cet auteur, après avoir parlé des étendards, ajoute :

Centuriones insuper, qui nunc centenarii vocantur, transversis cassidum cristis (indicaverunt), ut facilius noscerentur, quos singulas jusserunt gubernare centurias. Quatenus nullus error existeret, cum centeni milites sequerentur non solum vexillum suum, sed etiam centurionem, qui signum habebat in galea.

puis il se transporta à Cadix pour accomplir un vœu qu'il avait fait à Hercule. Cependant Viriathes ne connut pas plutôt l'arrivée des renforts que les Romains venaient de recevoir, qu'il résolut de les attaquer. Il réunit la plus grande partie de ses forces, et tomba à l'improviste sur leurs fourrageurs et sur leurs bûcherons, en prit et en tua un grand nombre. Le lieutenant de Fabius profité de cette occasion pour livrer, en l'absence du consul, un combat dont la gloire ne reviendrait qu'à lui seul. Il conduisit une partie de l'armée à la rencontre des Lusitains; mais il fut battu, et sa défaite parut à tout le monde un juste châtement de sa présomption. En apprenant cet échec, Quintus Fabius accourut se mettre à la tête de l'armée; et, imitant la prudence de Fabius Cunctator, il refusa la bataille que Viriathes lui offrait. Il passa l'année toute entière à exercer ses soldats par des marches ou par des escarmouches. L'année suivante, il fit contre Viriathes une campagne heureuse. Mais le général lusitan alla chercher des secours chez les Arévaques et chez les autres Celtibères, et il répara promptement les pertes qu'il avait éprouvées. Il reprit à son tour l'offensive, s'empara d'Ituca, et empêcha les Romains de sortir de leurs quartiers.

A la voix de Viriathes, qui appelait tous les Espagnols à former une ligue générale, et à combattre les Romains pour l'honneur et pour la liberté de la patrie, la Celtibérie tout entière s'éleva; de tous les côtés on faisait des préparatifs de guerre. Pour comprimer ce mouvement, on envoya de Rome le consul Quintus Cécilius Métellus, tandis que son collègue Fabius Servilianus était chargé de faire en Lusitanie la guerre contre Viriathes. Servilianus était un homme violent et cruel. Après avoir reçu à composition un bandoulier nommé Canoba, il fit couper les mains à tous ses compagnons et à cinq cents prisonniers qui avaient tenté de s'échapper. Par cette action féroce et par quelques succès obtenus contre Viriathes, le consul